

AL'ÉPOQUE, J'ÉCRIVAIS ENCORE ALLONGÉ, le portable calé entre mes pectoraux et mon bide. L'été, l'air chaud soufflé par le ventilateur de l'ordinateur remontait vers mon visage, c'était intenable. Mais je me rassurais en me rappelant les mots d'Hemingway qui conseillait aux auteurs d'éviter le confort. Lui, écrivait contre son frigo Westinghouse, la porte ouverte pour rester au frais.

Mette m'avait offert un ordinateur dont le logo – une pomme croquée – m'irritait lui aussi. Je n'aime pas être un homme-sandwich, ou alors, en étant payé. Ce qui m'énervait le plus était le design épuré – l'argument de vente justement : l'ordinateur le plus fin du monde. Moi, je préférais mon Toshiba, qui venait de rendre l'âme. J'avais désormais une lame émoussée qui me sciait le haut du ventre. Mette roulait des yeux face à mes plaintes. Elle savait que c'était un prétexte à mes doutes d'artiste.

Je n'aurais pas mentionné la petite machine si elle n'avait pas joué un rôle clef dans notre séparation. Car, un jour où j'étais encore en train de râler, Mette se saisit de son cadeau pour me le jeter à la gueule, en criant qu'elle ne supportait plus d'être avec un loser. Dans sa furie, elle ne put ajuster son tir, la feuille en aluminium traversa la pièce comme une hélice folle, et un coin atteignit mon épaule. Devant le regard médusé de Mette, le sang commença à couler le long de mon bras sans que j'éprouve la moindre douleur. Une blessure de jeu vidéo, en fait.

Le pragmatisme scandinave prit vite le dessus. Pas un mot d'excuse ; elle se précipita vers la salle de bains d'où elle ressortit avec une pommade – un de ses nombreux remèdes d'au-cas-où, car elle envisageait toujours le pire, que, cette fois-ci, elle avait provoqué. Elle m'appliqua la crème cicatrisante avec la froideur d'un coach qui encourage son boxeur à retourner au combat malgré la blessure. C'est alors qu'elle mesura la portée de son geste. Le remords l'assaillit, les larmes coulèrent le long de ses joues. Elle savait qu'il ne s'agissait pas d'un accident.

Si l'ordinateur fonctionnait, c'était grâce à moi, le bouclier humain... La seule chose qui m'importait était de ne pas avoir perdu mes quelques semaines de travail. J'étais presque content que l'ordi n'ait pas percuté le mur. Après une petite note sonore enthousiaste, suivie des lumières de l'espoir, mon document réapparut, intact.

Mette aurait aimé pouvoir remonter le temps, mais rien n'y fit.

– Il faut que tu ailles à l'hôpital, dit-elle.

Ma chemise était ensanglantée. Le but de notre relation ne pouvait être de se détruire à ce point. Si je m'en étais tenu à mon ordinateur en plastique dur et aux bords plats, nous aurions retardé de quelques mois l'échéance inévitable, mais le mal était fait. Avant même que je puisse me relever, je tombai dans les pommes.

METTE ÉTAIT VENUE À PARIS pour des raisons qu'elle-même ignorait. Un ultime acte de rébellion post-adolescente peut-être. Son premier job, elle le trouva grâce à son attitude un peu désinvolte. Faute d'être vraiment jolie, la jeune femme impressionnait par sa stature et sa blondeur. Elle entra dans une boutique et échangea quelques mots avec une vendeuse qui fut déçue d'apprendre que l'étrangère n'était pas une cliente russe mais une Danoise sans emploi. La manageuse pensa que Mette ferait l'affaire pour les remplacements. Mette avait l'air d'un grand bébé, avec ce regard « ouvert » que l'on croise souvent en Scandinavie et que l'on ne retrouve plus guère en France que chez les hommes de foi. Elle qui était d'une beauté commune à Copenhague fut courtisée à Paris. Elle accepta le job avec enthousiasme. Elle n'avait jamais été vendeuse, mais elle allait s'en sortir.

Je rencontrai Mette dans cette boutique où je cherchais un portefeuille pour les quatre-vingts ans de ma mère. Hésitant entre plusieurs modèles, je ne remarquai pas la vendeuse qui s'était approchée de moi. D'une voix embarrassée, elle lâcha quelques formules faciles – « cuir organique », « trop compliqué » – et finit par me convaincre d'opter pour le portefeuille le moins cher. Son seul but était de me faire plaisir. Séduit par son amateurisme, peut-être par son exotisme aussi, je lui proposai de nous revoir le soir même.

À Copenhague, il y a une sorte d'uniforme pour les jeunes bourgeoises – des vêtements aux matières nobles, aux coupes ajustées mais pas trop féminines, et toujours de couleur noire pour contraster avec leur blondeur. Mette ne dérogeait pas à la règle. La discrétion de sa tenue était idéale pour une vendeuse de prêt-à-porter à Paris. Sa seule fantaisie était le port d'une broche spectaculaire, chaque jour différente.

Seule la bague sertie de diamants trahissait son ascendance : elle était l'héritière d'une grande famille d'armateurs. Chaque matin, la manageuse de la boutique lui demandait de retirer sa bague, qu'elle croyait en toc. Et puis un jour, inmanquablement, Mette l'égara. Ou la lui avait-on volée dès que l'on avait compris qu'il s'agissait de vrais diamants ? « Il ne faut pas pleurer sur le lait versé » fut son seul commentaire.

AU COURS DE LA RELATION – l'une des dernières nées sans l'aide de sites de rencontre ou des réseaux sociaux, c'est-à-dire sans idée préconçue de l'autre –, j'appris que ses parents étaient fortunés. Plus tard, je serais accusé, à tort, d'en profiter. Les critiques qui doutaient qu'un écrivain en milieu de carrière puisse un jour vivre de sa plume n'étaient pas personnelles, elles étaient celles d'un modèle culturel auquel on ne croyait plus.

Moi, j'étais fier d'être un *self-made-man*. Grâce aux dessins animés dont j'avais écrit les scénarios dans mes jeunes années, je m'étais assuré des droits d'auteur modestes mais réguliers. À la naissance de ma fille, je perdis l'inspiration. Je fus moins sollicité. Il est vrai que j'écrivais exclusivement pour les garçons, notamment *Cyber Soccer*. Tous les quatre ans, à l'occasion de la Coupe du monde, mes vieux dessins animés étaient rediffusés – quatre ans pendant lesquels je pouvais vivoter.

Comme beaucoup d'écrivains, je croyais encore au roman pur, sans regard sur soi et sans inspiration biographique. Et j'ose écrire que je croyais aussi à la poésie. Tous les ans, je me rendais place Saint-Sulpice, au Marché de la poésie, pour voir l'actu, flairer les nouvelles formes. J'étais jeune et aventureux. C'était le début du rap francophone à la radio, j'écoutais les harangues des groupes comme un vieux roi se délectait autrefois des ballades de troubadours, fasciné devant une telle maîtrise du verbe et tant de modernité.

Et puis un jour, j'en eus marre et restai en marge de l'événement annuel. Je m'assis à la terrasse du café de la place où Georges Perec, dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, notait de manière anthropologique ce qu'il voyait devant lui. Sur cette place, disait-on, l'architecte de l'église, mécontent de sa création, se jeta du clocher dans le vide. L'architecte-artiste était né. Mais moi je n'avais pas ce courage. Je me contentais d'observer, je n'avais plus envie de créer.

Je compris que Mette n'était pas véritablement sur le marché du travail quand elle revint de la boutique avec des sacs pleins de fringues qu'elle était censée vendre. Elle les payait plein pot. Je lui dis: c'est comme les poètes, ils ne se lisent et ne s'achètent qu'entre eux. Mette ne sut pas s'il s'agissait d'une critique ou d'un compliment. En tout cas, dès que je lui faisais remarquer qu'elle ne se comportait pas comme les autres vendeuses, je la vexais. Elle me demandait si ça me déplaisait qu'elle soit «apprêtée», prête à m'attaquer sur le fait que je n'aimais pas ses broches de mamie. En réalité, j'aimais son style propre. Je voulais la figer dans une image un peu ennuyeuse, qui me rassurait et m'excitait aussi.

Dans un élan poétique, je lui avais cité le fragment de Gertrude Stein, «*A rose is a rose is a rose*», suite géniale pour le début du xx^e siècle. Le propre du génie est de devenir un poncif. Mette déclina le poème à toutes les sauces, «*a bag is a bag is a bag*» quand elle rapportait un autre sac, ou «*black is blue is white*» pour décrire une combinaison vestimentaire. Le recours à l'anglais rappelait la bande-son très légère du

début de notre relation, avant la naissance d'Abigaïl et avant que Mette suive des cours de français. Un soir, elle rentra avec une robe vieux rose en m'annonçant que « *fuchsia is the new rose* ». Elle buta sur le « chs », le prononçant *fouskia* – « bulles » en grec –, et je la corrigeai. Ce n'était pas indispensable. Le malaise était perceptible.

L'arrivée d'Abigaïl modifia notre conception du monde. Aux joutes oratoires succédèrent les joutes tout court. Je me lançai dans l'écriture d'un roman. Il s'agissait d'embrasser une histoire autre que la mienne, car il me fallait gagner de l'argent. Et comme le disait Hemingway, les bons livres font toujours gagner de l'argent. J'avais oublié que la reconnaissance pouvait être posthume.



Basile Panurgias, *Perdre le nord*

Roman

208 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-362-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | www.heloisedormesson.com